

Nicola Lagioia
La Féroce



Flammarion

rentrée littéraire

La Féroce

Nicola
Lagioia



Par une chaude nuit de printemps, une jeune femme marche au beau milieu de la nationale, nue et couverte de sang. Quand, quelques heures plus tard, on retrouve son corps au pied d'un immeuble, son identité est enfin révélée : Clara Salvemini, fille aînée de la famille d'entrepreneurs la plus influente de la région. Pour tous, il s'agit d'un suicide. Mais les choses se sont-elles vraiment passées ainsi ? Clara était-elle liée aux affaires douteuses de son père ? La relation qu'elle avait avec son frère Michele – l'ombrageux, l'instable, le rebelle – a-t-elle joué un rôle déterminant dans sa mort ?

Flirtant avec le genre du roman noir, Nicola Lagioia peint une Italie du Sud gangrenée, fascinante et met en scène le grand drame d'une famille, d'un pays, d'une époque : celui des années que nous sommes en train de vivre.

Nicola Lagioia est né à Bari en 1973. Case départ, son premier roman traduit en français (Arléa, 2014), a remporté le prix Viareggio. En 2015, il reçoit le prestigieux prix Strega pour son dernier roman, La Féroce.

Traduit de l'italien

par Simonetta Greggio et Renaud Temperini

Flammarion

La Féroce

Nicola Lagioia

La Féroce

*Traduit de l'italien
par Simonetta Greggio et Renaud Temperini*

Flammarion

Titre original : La Ferocia
Éditeur original : Einaudi
© 2014, Giulio Einaudi editore s.p.a., Torino.
Pour la traduction française :
© Flammarion, 2017.
ISBN : 978-2-0813-8217-6

Prédire est un exercice très difficile,
surtout en ce qui concerne l'avenir.

NIELS BOHR

Première partie

Ceux qui parlent ne savent pas,
ceux qui savent se taisent

Trois quartiers d'une lune pâle éclairaient la nationale à deux heures du matin. Cette route reliait la province de Tarente à celle de Bari, et à cette heure-ci, habituellement, elle était déserte. En filant vers le nord, la chaussée suivait un axe imaginaire dont elle déviait parfois, laissant derrière elle des oliviers, des vignobles et de courtes rangées de bâtiments industriels semblables à des hangars d'aviation. Au trente-huitième kilomètre, il y avait une station-service – la seule sur ce périmètre – où depuis peu on trouvait, en plus d'un self-service, des distributeurs automatiques de café et de plats froids. Pour signaler cette nouveauté, le propriétaire avait fait installer un *skydancer* sur le toit du garage, une espèce de marionnette de cinq mètres de haut animée par un système de soufflerie.

Ce VRP gonflable ondoyait dans le vide et continuerait à le faire jusqu'aux premières lueurs de l'aube. Il donnait surtout l'impression d'être une âme en peine.

Au-delà de cette étrange apparition, le paysage continuait, plat et uniforme, sur des kilomètres. On avait presque le sentiment d'avancer dans le désert. Plus loin, un diadème crépitant de lumière annonçait la ville, mais de l'autre côté de la rambarde de sécurité, il n'y avait que des terrains en friche, des

arbres fruitiers et quelques villas bien cachées derrière des haies. C'était là que vivaient les animaux nocturnes.

Les hulottes traçaient de longues lignes obliques dans l'air. Elles planaient un long moment, avant d'aller battre des ailes près du sol pour que les insectes, terrifiés par la tempête d'arbustes et de feuilles mortes, sortent à découvert, signant ainsi leur arrêt de mort. Un grillon remuait ses antennes sur une feuille de jasmin. Et tout autour, fuyante comme une grande marée suspendue dans le vide, une flottille de phalènes palpitait dans la lumière polarisée de la voûte céleste.

Semblables à elles-mêmes depuis des millions d'années, ces créatures aux ailes poilues ne faisaient qu'un avec l'équation qui garantissait la stabilité de leur vol. Accrochées au fil invisible de la lune, elles patrouillaient sur le territoire par milliers, ondoyant d'un côté à un autre pour éviter les attaques des rapaces. Puis, comme chaque nuit depuis une vingtaine d'années, quelques centaines d'entre elles coupèrent le contact avec le ciel. Persuadées d'avoir encore affaire à la lune, elles mirent le cap sur les spots d'un petit groupe de villas. À mesure qu'elles se rapprochaient des lumières artificielles, l'inclinaison dorée de leur vol se brisait. Leur mouvement prenait alors la forme d'une danse circulaire obsessionnelle que seule la mort pouvait interrompre.

Un tas noirâtre de ces insectes gisait dans la véranda de la première de ces habitations.

Il s'agissait d'une villa avec piscine, une construction sur deux niveaux aux lignes régulières. Chaque soir, avant d'aller se coucher, les propriétaires laissaient toutes leurs lumières extérieures allumées. Ils étaient convaincus qu'un jardin bien éclairé découragerait les voleurs. Des lampes murales dans la véranda. De grands ovales en thermoplastique au pied des rosiers. Une série de pâles diffuseurs verticaux traçait le parcours jusqu'à la piscine.

Ce dispositif maintenait le cycle des phalènes dans un état d'immanence : des carcasses dans la véranda, d'autres agonisant sur le plastique bouillant, certaines voletant entre les rosiers buissons. À quelques mètres de là, comme la nuit d'avant et la précédente, un jeune chat de gouttière se promenait, circonspect, sur la pelouse à l'anglaise. Il comptait sur la présence d'une autre poubelle oubliée dehors. Sous les frondaisons des rhododendrons, un aspic ouvrait sa mâchoire pour essayer d'avaler un rat encore vivant.

La lourde barrière de feuilles qui séparait la villa de sa voisine commença à s'agiter. Le chat tendit l'oreille, leva la patte. Seules les phalènes continuaient, imperturbables, leur danse dans l'air printanier.

C'est sur l'arrière-plan de cet impalpable amas de nuages vert-de-gris que la jeune femme entra dans le jardin. Elle était nue, pâle et couverte de sang. Elle avait les ongles des pieds vernis de rouge, de belles chevilles d'où s'élançaient des jambes fines, mais pas sèches. Des hanches souples. Des seins fermes et pleins. Elle avançait pas à pas – lente, titubante, elle traversait la pelouse.

Elle avait à peine dépassé la trentaine, mais elle ne pouvait pas non plus avoir moins de vingt-cinq ans, cela se voyait à l'imperceptible relâchement des tissus qui transforme la minceur de certaines adolescentes en perfection absolue. Son teint clair soulignait les traînées sombres le long de ses jambes, tandis que les bleus sur ses hanches, ses bras et ses fesses, comme des taches de Rorschach, semblaient exprimer toute une vie intérieure enfouie sous sa peau. Son visage était enflé, ses lèvres fendues d'une profonde coupure verticale.

Rien d'étonnant à ce que les animaux se soient mis sur leurs gardes. Bien plus étrange, en revanche, qu'ils ne soient pas restés en état d'alerte. L'aspic se concentra de nouveau sur sa proie. Les grillons se remirent à striduler. La jeune femme avait cessé de les inquiéter. Plus que son innocence, les

animaux semblaient sentir qu'elle approchait de ce moment fatal qui effaçait les différences entre les espèces. La jeune femme piétina la surface herbeuse, entourée par cette sorte d'indifférence atavique. Le chatolement de la piscine glissa sur son corps de la même manière qu'il miroitait sur les murs de la maison. Elle laissa derrière elle un vélo, abandonné dans l'allée. Puis elle sortit de ce minuscule coin de monde comme elle y était apparue. Elle traversa la haie, de l'autre côté, et s'égara dans la broussaille.

Maintenant, elle avançait dans les champs sous les rayons de la lune. Elle avait un regard absent, et pourtant relié au fuseau qui la poussait à suivre en sens inverse le trajet des phalènes : un pas après l'autre, elle se blessait lorsque ses pieds écrasaient des branches et des cailloux pointus. Cela dura plusieurs minutes.

Les broussailles devinrent une étendue farineuse. À moins de cent mètres, la piste se rétrécit. Une couche noire, beaucoup plus compacte. Si la communication avec ses centres nerveux n'avait pas été coupée, la jeune femme aurait senti ses mollets se durcir au fur et à mesure qu'elle montait la pente, un vent libre cinglant sa peau. Elle dépassa la route parallèle à la nationale, sans même percevoir la froide puissance métallique de cinq cents watts qui révéla de nouveau l'évasement de ses hanches.

Cinq minutes plus tard, elle marchait sur l'asphalte, en plein milieu de la nationale. Les réverbères étaient derrière elle. Si elle avait levé les yeux, elle aurait vu, au-delà des virages, l'enseigne de la station-service et la silhouette pathétique du *skydancer* élancée vers le ciel. Elle suivit la chaussée qui tournait vers la droite. La route redevint rectiligne. C'est ainsi – pâle figure à mi-chemin entre les glissières de sécurité – qu'elle dut se refléter dans les pupilles de l'animal.

Un énorme rat d'égout était arrivé jusque-là, et maintenant la regardait.

Il avait le poil hirsute, une tête carrée. Ses incisives jaunâtres l'obligeaient à garder sa bouche entrouverte. Il pesait plus de quatre kilos et ne provenait pas de la campagne voisine. Il était remonté des puits putrides d'où partaient les galeries souterraines qui atteignaient les premières zones urbaines. La jeune femme, qui continuait d'avancer, ne l'effrayait pas. Il jetait au contraire sur elle un regard empreint de curiosité, ses moustaches tendues sur son museau en épingle. On aurait presque dit qu'il était à l'arrêt.

Puis l'animal perçut une vibration dans l'asphalte et se figea. Le silence se remplit du vrombissement d'un moteur qui se rapprochait de plus en plus. Deux phares blancs illuminèrent la silhouette féminine, et les yeux de la jeune femme se réfléchirent enfin dans le regard effrayé d'un autre être humain.

Sous la chape étouffante de la nuit, il s'obstinait à raconter l'histoire de l'accident.

« Un truc vraiment dégueulasse. Tu fais ton boulot, mais ce jour-là, le Christ en croix refuse de poser les yeux sur toi. S'il te laisse tomber, rien à faire. Je vous le dis, moi : la journée avait très mal commencé, dès le matin. »

Il l'avait racontée au printemps, et même avant, quand le vieux radiateur monotube avait tant de mal à combattre le froid du centre récréatif que même lui, Orazio Basile, cinquante-six ans, ancien routier et invalide civil, était obligé de renifler sans cesse. Il était courbé sur sa chaise, ses béquilles croisées sur la machine à sous, le regard torve, écoeuré. Et son public – des chômeurs, des métallurgistes aux plèvres dévastées – le suivait à chaque fois avec une attention soutenue, même si son récit ne changeait jamais d'une virgule.

Le cercle se situait dans l'ancien bourg de Tarente, une sorte d'îlot en forme de haricot relié au reste de la ville par les bras d'un pont tournant. Un lieu charmant, à condition de ne pas y habiter. Des immeubles aux façades rongées par le temps et l'incurie, des arrière-cours vides envahies de mauvaises herbes. Au-delà de la porte d'entrée du cercle, une esplanade servait de parking à des poids lourds garés pour la nuit. Entre deux véhicules, on apercevait des bateaux de pêche flottant sur les

eaux du môle désert. Plus loin, de grandes langues rouges fourchues. La mer traversée par les reflets des usines pétrochimiques.

« Cette ville de merde. »

Orazio le disait en écarquillant les yeux. Il parlait et ne se référait pas à Tarente. Les autres tendaient l'oreille avant même qu'il ait ouvert la bouche. Ils avaient appris, à force de l'observer, que le métronome précédait la musique – le pantalon d'Orazio, recousu à la hauteur du genou, commençait à s'agiter. Le moignon bougeait de haut en bas, de plus en plus rapide et nerveux.

Ce matin-là, un léger brouillard bleu pâle recouvrait les champs entre Incisa et Montevarchi. Lui, au volant depuis des heures, conduisait son fourgon sur l'autoroute A1. Son passager bavardait sans arrêt. Orazio regrettait de l'avoir pris à son bord.

Il était parti de Tarente l'après-midi précédent, et avait passé la nuit sur une aire de service du Mugello, bercé par le ronronnement des camions réfrigérés remplis de denrées alimentaires. À huit heures et demie, il était déjà dans la banlieue de Gênes. Il errait dans la zone commerciale, au milieu d'artères signalées par d'improbables points cardinaux qui prenaient la forme de panneaux publicitaires pour de l'électronique, des jouets, des équipements domestiques... Il dépassait les uns après les autres les entrepôts des grossistes. Des vêtements. Là, il avait ralenti, fouillé ses poches, trouvé une feuille de papier froissée. Il était déjà venu quelques mois auparavant, mais il craignait de se tromper. Lorsque les lettres de l'enseigne avaient correspondu à ce qui était écrit sur sa feuille, il s'était garé.

Il avait laissé les manutentionnaires décharger la cargaison. Cinq cents jeans fabriqués dans les Pouilles et destinés aux détaillants du Nord-Ouest. Pendant que les ouvriers s'occupaient des vêtements, le patron était sorti par la porte vitrée d'un petit bureau.

« Content de vous revoir », s'exclama-t-il en souriant.

C'était un sexagénaire en gilet, dont le costume à rayures fripé suggérait moins l'avarice que la pratique superstitieuse. Ses affaires avaient dû prospérer depuis pas mal d'années, assez en tout cas pour user les poignets de sa veste.

« Venez, on va boire un café. »

Le grossiste arborait l'expression des gens convaincus de ne pas avoir encore franchi la limite qui divise par deux l'espérance de vie, et de ne même pas courir ce risque à l'avenir. Orazio ayant au moins douze heures de route à faire, pour revenir de l'entrepôt à Tarente, chaque minute était précieuse. Il cherchait donc une excuse, quand le type lui avait posé une main sur l'épaule. Il s'était laissé faire. Ça avait été sa première erreur.

À leur retour du bar, il avait suivi le grossiste dans son bureau pour signer les documents de transport. C'est seulement alors qu'il avait remarqué le jeune représentant en téléphones mobiles, assis derrière la table de travail et occupé à lire son journal.

« Le fils d'un vieil ami », avait dit le patron.

Le jeune homme s'était levé pour se présenter. Costume tiré à quatre épingles, chaussures noires. Autant le patron se la coulait douce, autant ce trentenaire-là était incapable de garder ses deux pieds au sol plus de trois secondes d'affilée. Sans bouger la tête, Orazio avait scruté le ciel livide à travers la fenêtre. Pressé de repartir, il éprouvait ce même agacement qui, le samedi soir, après deux verres au centre récréatif, le poussait à chercher la bagarre.

« Un miraculé », avait dit le grossiste.

Le représentant avait eu un accident avec son Alfa 159 la veille, dans l'après-midi, à la hauteur de Savone. Un virage mal négocié. Il cherchait quelqu'un pour le ramener chez lui.

« Lui aussi vient des Pouilles », avait ajouté le patron.

Cette phrase avait tiré Orazio de sa distraction. « D'où ? » avait-il demandé.

Le jeune homme le lui avait dit. Le grossiste avait hoché la tête d'un air satisfait. Un accident en appelle un autre, avait songé Orazio. Mais il s'était dit qu'en tout cas raccompagner le type n'allongerait pas son trajet. Il n'avait qu'à le faire descendre juste après le péage, puis lui-même continuerait jusqu'à Tarente. C'était plus facile d'accepter que de refuser. Pourtant, il aurait encore pu dire non. Restait le problème du patron : la bulle de gaieté où il semblait flotter était un bon moyen de présumer, jusqu'à l'imposer, une parfaite entente entre Orazio et le représentant. Cet entrain n'était susceptible de se muer en ce qu'il était vraiment – du soupçon et de l'arrogance – que si la bulle explosait. Mais cela ne s'était pas produit ; en conséquence, comme la dernière fois, le patron s'abstiendrait de faire compter les jeans avant de les voir s'empiler sur les autres tas de pantalons de son entrepôt, tous pareils, tous de la même marque. Le routier avait misé sur cette attitude pour son second voyage. Il avait donc pris le jeune homme avec lui.

Sa deuxième erreur avait consisté à le laisser raconter toutes ces âneries.

Son passager s'était tenu tranquille jusqu'à l'aire de restauration de Sestri. En d'autres termes, tout au long des neuf cents kilomètres restants, il n'avait pas arrêté une seconde de parler.

« D'abord, il y a le panorama de la Riviera du Ponant, tu vois ce que je veux dire. Des pins et des plantations d'agrumes à deux pas de la mer. Et puis il y a moi, *Paf!*, assis sur l'asphalte sans la moindre égratignure. Nom de Dieu, tu ne peux pas comprendre. Je n'ai rien compris non plus, remarque. C'était une 159 toute neuve. Avant, j'avais une Variant. »

Il avait éclaté de rire sans raison. « Une Variant », avait-il répété.

Il avait la précision accélérée de quelqu'un qui continuera à avoir trente ans même quand il en aura cinquante. D'ailleurs, il provenait du chef-lieu de la région. Il parlait avec légèreté du danger auquel il avait échappé... Quand Sa griffe t'effleure sans autres conséquences qu'une grosse trouille, mieux vaut la fermer et aller de l'avant.

Orazio avait continué à conduire, en feignant de l'ignorer. Mais il avait été obligé de reconnaître son incontestable présence lorsque, à la hauteur du péage de Caianello, il n'avait pas pu s'arrêter à la station-service. C'était là qu'il aurait dû, s'il avait été seul, rencontrer le receleur et lui livrer les quarante jeans soustraits à la cargaison.

Une partie de cet argent aurait rejoint la cagnotte qu'il mettait de côté chaque mois, une fois le loyer payé. Une somme qui aurait pu se révéler utile, s'il s'était disputé avec quelqu'un au centre récréatif. Comme souvent par le passé, il aurait préféré partir plutôt que d'en venir aux mains. Il aurait alors traversé la banlieue de Tarente jusqu'au moment où les lumières des industries pétrochimiques auraient de moins en moins éclairé les limites de la ville. Un essaim d'étincelles aurait ponctué l'obscurité au bout d'un chemin en terre battue. Les putes. Il serait allé à leur rencontre, remerciant le sort qui avait laissé à la rue toutes ces femmes qu'il n'était pas obligé d'épouser.

Au lieu de ça, il s'était vu contraint de continuer tout droit, laissant ainsi au représentant la possibilité de prendre l'initiative, peu après :

« Et si on s'arrêtait pour pisser ? J'offre le café. »

Ils étaient repartis après une brève pause. Orazio était énervé. Il ressassait le manque à gagner de tout à l'heure. Derrière son volant, il s'était plongé dans des spéculations financières tandis que le crépuscule estompait l'Irpinie. Une soirée

de fin avril vide, noire et métallique, descendait sur les plaines des Pouilles.

À la hauteur de Candela, d'énormes éoliennes en file indienne les avaient escortés un moment le long des champs illuminés par la lune. Elles faisaient penser à un paysage trop longtemps piégé dans l'imagination. Des voitures à la place des chevaux. Des tiges mécaniques à la place des moulins à vent. Dix minutes plus tard, elles avaient disparu, et l'horizon était devenu plat.

Le jeune homme aurait dû descendre au péage de Bari Sud. Mais, juste avant d'y arriver, il avait dit : « Maintenant, s'il te plaît, j'aimerais payer ma dette. »

Il avait parlé d'un restaurant du centre-ville. Un endroit élégant, selon lui. Il s'était mis à faire la liste des plats et des vins au menu, et avant même qu'il ait fini de parler, Orazio avait acquiescé. Troisième erreur. Ce n'était pas l'avidité, mais la fatigue, qui l'avait convaincu d'accepter l'invitation. Somme toute, si le jeune homme lui offrait le dîner, Orazio serait en partie dédommagé de sa perte.

Ils avaient franchi le péage de Bari Sud et s'étaient dirigés vers la mer.

« *Quidde paise de mmerd'*, ce pays de merde ! »

À ce moment de son récit, la plupart du temps, Orazio était déjà debout. Il s'était dressé en serrant très fort l'accoudoir de son siège d'une main tandis que, de l'autre, il harponnait les béquilles. L'effort le remplissait d'une énergie rageuse qui faisait trembler le zinc et les bouteilles sur les étagères, qui se propageait jusqu'à son auditoire. Le public approuvait, indigné, car leur ville résultait, en effet, d'une interminable série de désastres et d'infamies. Mais Bari était encore pire.

Entrer à Tarente par la nationale qui longe la mer Ionienne est source de trouble pour tout individu sensé. La douce promesse de la mer côtière s'y brise sur les tours de la cimenterie,

sur les cheminées de la raffinerie, sur les laminoirs et les parcs à minerai du gigantesque complexe industriel qui enserre la ville dans ses griffes. De temps à autre, un chef d'équipe disparaît dans une ambulance après la brutale crise de démence d'une meule à métaux. Un ouvrier se retrouve avec un cubitus décharné par l'explosion d'une broyeuse. Les machines sont programmées de manière à nuire aux hommes, selon une équation coûts-bénéfices conçue par d'autres hommes, dans des bureaux où l'on optimise les perversions les plus extrêmes. Les conseils régionaux les ratifient et les tribunaux acquittent les coupables à tour de bras, après des empoignades juridiques dont la presse locale fait ses choux gras. Tarente n'est ainsi qu'une ville de hauts-fourneaux. Bari, en revanche, demeure une ville de bureaux, de tribunaux, de journalistes et de clubs sportifs. À Tarente, un carcinome urothélial jugé ailleurs « hautement improbable chez un adolescent » est imputable à une présence de dioxine dans l'air égale à quatre-vingt-dix pour cent de la totalité de la production nationale. Mais à Bari, le dimanche après-midi, un vieux magistrat à la cour d'appel peut se vautrer sur le canapé de son salon et mater sa petite-nièce qui danse le *hula hoop*, sans rien d'autre sur elle qu'une vieille paire de tennis dégueulasses. La scène avait été décrite par un ouvrier de la cimenterie dont la fille travaillait comme domestique dans le chef-lieu régional.

Voilà pourquoi Orazio n'aurait jamais dû accepter l'invitation du représentant. Quelle importance si, en fin de compte, il avait fini par gagner une maison bien à lui dans toute cette histoire ? Quatre pièces refaites à neuf, dans les beaux quartiers de Tarente.

À Bari, après le dîner, il avait abandonné le représentant à son destin.

Mais à peine avait-il eu le temps de se réjouir de sa solitude que, déjà, il était paumé. Il avait tourné à gauche, à droite et

encore à droite, et s'était retrouvé de nouveau sous le hibou clignotant de l'opticien. Il avait poussé des jurons, en contrebraquant. Un panneau coulissant était passé de la publicité rayonnante pour un dentifrice à une autre, veloutée, pour une boutique de mode. C'est à ce moment-là qu'Orazio avait pensé aux jeans toujours dissimulés au fond de son camion.

Après avoir erré une demi-heure de plus, il s'était engagé sur le pont qui séparait le centre des quartiers résidentiels. Dix minutes plus tard, il avait aperçu au loin le magasin Ikea, ce qui l'avait tranquilisé. Il avait compris qu'il était revenu sur la nationale avant même qu'une barrière en ciment ne sépare la chaussée en deux.

Ce même homme, quelque temps après, devait faire un effort immense pour soulever une béquille à hauteur d'épaule. Le regard affolé, il indiquait un point dans la nuit au-delà de la jetée, sa manière de dire que même le fils de Dieu marchant sur les eaux n'aurait pas pu éviter l'accident. Les erreurs s'étaient accumulées dans l'espace primordial et vide où les biographies sont déjà écrites, avant même que l'encre pâle des événements ne les rende réelles et compréhensibles.

Il avait parcouru la nationale déserte le pied sur l'accélérateur. La route grimpa de telle sorte que le paysage de vignobles se montrait à perte de vue. La lune serait pleine dans un ou deux jours, et ce soir-là elle donnait l'impression de pouvoir grossir, encore et encore. Plus loin, au-delà d'un deuxième virage, Orazio avait vu l'homme gonflable, qui s'agitait au-dessus du garage. Sa danse avait quelque chose de ridicule. Orazio fronça les sourcils sans quitter la route des yeux : il y avait un bout de chaussée mal éclairé, où cependant il ne détecta pas de danger. Même au cas où il aurait croisé une voiture tous feux éteints, il aurait eu le temps de réagir. Mais ce qui s'était passé était impossible à éviter.

Une femme, ou peut-être une jeune fille. Elle marchait en plein milieu de la chaussée, nue et couverte de sang.

Orazio avait violemment braqué à droite. C'était stupide, le véhicule avait été projeté à l'opposé. La jeune femme était maintenant derrière lui. Le camion avait heurté la bordure de sécurité et s'était mis à patiner jusqu'au moment où il s'était écrasé sur l'autre côté de la barrière, puis il s'était renversé, avait fait un tonneau et s'était couché sur le flanc ; Orazio avait ainsi eu tout le temps de contempler le mur de fer qui se précipitait vers lui.

Il s'était réveillé à la polyclinique de Bari, dans une pièce dépouillée, aux côtés d'un vieillard qui se plaignait sans arrêt de sa fracture au fémur.

À travers la fenêtre, la matinée s'annonçait ensoleillée. Abruti par les antalgiques, Orazio avait tendu une main vers la table de nuit, tâté son autre bras, saisi une bouteille, bu une longue gorgée qui lui avait fait du bien – ses pensées s'étaient alignées sur un arc de lumière, mais elles s'étaient ensuite effondrées pour se ranger dans un ordre différent.

Il avait eu un accident, mais il était encore en vie. Un accident grave. Il s'était souvenu de l'autoroute, et même du représentant. Le camion devait être en mille morceaux. Et tout d'un coup, il y avait eu autre chose. Une bille opalescente avait scintillé et relancé les pauvres engrenages rouillés qui lui servaient à reconstituer l'accident. C'était étrange : les mécanismes s'encastrent, tandis que la bille flottait dans le vide. Elle avait brillé encore un instant, puis disparu. La jeune femme. Il devait s'agir d'un fantôme, d'une forme fictive surgie des gouffres de sa conscience. Orazio avait senti une démangeaison. Le patient du lit d'à côté n'arrêtait pas de pleurnicher. Orazio s'était gratté le visage, puis la main gauche de sa main droite. Encore une démangeaison. D'un geste brusque, il avait réussi à s'asseoir. Comme quelque chose le tirait, il avait tendu le bras vers sa jambe droite.

Deux aides-soignantes étaient accourues, attirées par les hurlements.

Le lendemain matin, étendu sur son lit pendant qu'on drainait son moignon, il avait vu arriver le chef de service, accompagné d'une infirmière. À partir de là, Orazio avait commencé à se convaincre de l'existence de la jeune femme.

Le médecin était un vieux monsieur grand et blême aux cheveux blancs vaporeux. Il s'était penché sur lui, l'avait regardé bien plus longtemps que nécessaire. Il souriait. Ensuite, il était revenu à une froideur qui devait être un trait de caractère habituel et s'était adressé à l'infirmière. Il fallait laver le moignon avec un savon très léger, avait-il dit. Un anti-transpirant réglerait l'excès de sudation, les crèmes soigneraient les inflammations.

« Une pommade à base de corticostéroïdes », avait-il précisé ; ses mots avaient été une caresse pour le patient, et un ordre pour l'infirmière.

Les hôpitaux publics. Orazio en connaissait quelques-uns. L'une de ses cousines avait été opérée de l'appendicite, et après l'opération, elle était restée dans un couloir cinq heures d'affilée. Le chef de service n'était là-bas qu'une plaque sur une porte donnant accès à une pièce toujours vide. Le vieux praticien avait eu beau le fixer derrière la protection de ses diplômes avec mention, Orazio avait eu le temps de reconnaître dans ses yeux une étrange empathie.

Il était donc demeuré immobile dans le lit, avait planté son regard dans celui du médecin et l'avait dirigé vers le lit d'à côté.

« Putain ! Vous ne pouvez pas le faire taire ? »

Deux heures plus tard, on l'avait transféré dans une autre chambre. Une chambre simple, avec salle de bains privée. Une pièce qui ressemblait plutôt à un débarras, donnant sur les

eucalyptus du jardin. Peut-être des archives qu'on avait vidées à la dernière minute pour y installer un lit, une table de nuit et une télé. Tous ces objets avaient l'air triste des choses qui ne sont pas à leur place.

On avait bordé ses draps, puis tout le monde avait disparu pendant quelques heures. Dans l'après-midi, une infirmière lui avait apporté, sur un plateau, du café et un pamplemousse pressé. Il l'avait dévisagée d'un air renfrogné, avait poussé le plateau pour continuer à regarder la télé. « Cet écran est une vraie merde. » Il avait exigé un autre appareil. Le lendemain, deux livreurs avaient apporté un téléviseur trente-deux pouces flambant neuf.

Lorsque le chef de service était revenu le voir, Orazio avait obtenu que l'infirmière reste dehors.

Le jour d'après, le même médecin s'était présenté accompagné de deux hommes en costume sombre. Sous la veste de l'un d'eux, Orazio avait remarqué un pan de tissu qui ressemblait à une blouse blanche. Le second était un type d'une cinquantaine d'années aux cheveux gominés, qui portait une cravate à pois très voyante. Il souriait de toutes ses dents : « Je suis le géomètre Ranieri. » Ils s'étaient mis à discuter. Le premier type ayant ressenti le besoin de tirer les volets, la lumière avait faibli.

À ce stade du récit, plus personne ne parlait d'ivresse. Au centre récréatif, personne ne plaisantait sur l'éventualité d'un accident surtout fatal à la mémoire d'Orazio. On l'avait pourtant fait, au début. Orazio racontait et les autres secouaient la tête. Quelqu'un était allé jusqu'à récupérer un exemplaire du quotidien sorti le lendemain de l'accident : la nouvelle aurait dû s'y trouver. « Alors ? » Le journal enroulé avait fouetté le zinc. Les voilà, les nouvelles de ce jour-là. Un chômeur s'immole devant l'Apple Store du Corso Vittorio Emanuele. La fille d'un célèbre entrepreneur en bâtiment se suicide en se

jetant du haut d'un parking aérien. Il y avait aussi une histoire d'accident de la route, mais c'était sur l'Adriatica. Aucune trace d'une jeune femme sur la nationale 100 à deux heures du matin – ni nue, ni habillée, ni en sang, ni rien du tout.

« Alors, Ora', tu veux nous dire ce qui s'est vraiment passé ? »

Seulement, quelques semaines plus tard, Orazio avait déménagé. Il avait quitté son petit deux pièces dans la vieille ville pour aller vivre dans un vaste appartement qui donnait sur la Via d'Aquino. Le problème, c'était l'absence d'ascenseur. Une absurdité, bien sûr, mais il ne s'en était rendu compte qu'après avoir monté les escaliers sur ses béquilles pour la deuxième fois. Il n'avait pas du tout apprécié. Trois mois plus tard, une équipe d'ouvriers travaillait à un échafaudage monté sur la façade latérale de l'immeuble.

Ceux à qui le moignon n'avait pas suffi s'étaient enfin convaincus.

Mais Orazio avait continué à penser à la jeune femme.

On était début mai, son séjour à l'hôpital touchait à sa fin, on lui avait débranché ses tuyaux l'un après l'autre, on avait allégé les doses de médicaments. On lui avait donné des béquilles.

Après l'entretien avec le chef de service, il avait compris qu'il ne s'agissait pas d'un rêve. La jeune femme n'était plus un simple fantôme, elle était maintenant devenue, à ses yeux, la cause de l'accident. À ce détail près qu'elle jouait désormais un rôle secondaire dans son esprit, qui lui ôtait sa vraie signification. Elle était bien la cause de l'accident, mais au même titre qu'une tache d'huile ou un arbre. Comme si cette tache d'huile ou cet arbre n'étaient que des passages logiques susceptibles de conduire au mot « amputation ».

De temps en temps, ses jurons remplissaient le couloir. Alors, on lui envoyait l'orthopédiste.

Il ne s'agissait pas seulement de la présence fantomatique de sa jambe. Il *bougeait* vraiment les orteils de son pied droit, sa cheville droite le *démangeait* réellement, et la *douleur* était terrible – des coups de poignard entre la rotule et le tibia, sur le genou qui n'existait plus. Couvert d'une sueur glacée, il serrait les dents.

Puis, une nuit, il avait retrouvé définitivement la jeune femme.

L'hôpital était un cocon de silence. Les gémissements des autres malades n'arrivaient pas jusqu'à sa chambre. Même le vacarme du personnel de garde ne l'atteignait pas. Il venait de s'endormir devant la télé. Il s'était réveillé en sursaut, au beau milieu d'une pub où un joaillier achetait de l'or à vingt-cinq euros le gramme. Deux gamins traficotaient dans la bouche d'un cadavre, et dans la scène suivante, ils présentaient leur butin au joaillier. Orazio avait éteint la télé et s'était tourné de l'autre côté. Il avait dû se rendormir, quand il avait ressenti le besoin d'aller aux toilettes. Il s'était mis debout sans y réfléchir, convaincu de pouvoir compter sur ses deux jambes. Et il s'était effondré, face contre terre.

Fou de rage, écoeuré, le froid du plancher sur le front.

Il avait essayé de se remettre d'aplomb en s'appuyant sur les mains. Il respirait péniblement. La pièce était tranquille. L'ombre des eucalyptus s'allongeait au plafond, leurs branches ressemblaient à des algues, à une ramification de coraux ondoyant au gré du courant. Les yeux d'Orazio s'habituait à l'obscurité. Il avait l'impression que le sol était vaguement lumineux – la catalyse des lucioles et des anémones marines – illuminé par la clarté des premières nuits de mai que l'absence d'éclairage artificiel révélait peu à peu. Mais la lumière capable de le laisser bouche bée se trouvait devant lui.

Au-delà de la porte grande ouverte sur la salle de bains, le miroir grossissant fixé au mur était envahi par la lune. Une

de mi-lune, là-haut dans le ciel, mais dans le reflet concave de la surface miroitante, Orazio la voyait encore pleine – un puits argenté surgi du passé, au fond duquel il lui sembla la retrouver. La petite tache opaque prit forme, se rapprocha. Il comprenait qu'elle était belle, et qu'elle se mourait. Il comprenait en frissonnant que la simple volonté n'aurait suffi à personne pour rester debout dans son état et que c'était donc autre chose qui la faisait avancer pas à pas. Le mouvement lui-même, et non pas ce dont il dérivait matériellement. Des sables mouvants, mortes boursoufflures sous une pluie d'été.

Il comprenait, surtout, qu'il n'avait pas braqué pour l'éviter mais pour sauver sa propre vie, car tout en elle était aimant et absence de volonté, appel hypnotique qui, si on y répond, rend tout identique et parfait ; et nous, nous n'existons plus.

Assis jambes croisées sur le canapé, il avait le bras replié sur l'accoudoir. De cette façon, il gardait le beau cadran en or de sa montre à portée de vue. À trois heures moins le quart du matin, Vittorio attendait le coup de fil qui lui annoncerait si sa fille était toujours vivante.

Il respirait lentement, dans le bureau de la villa achetée après la naissance de son aîné. Le premier à y avoir vécu avait été un propriétaire terrien, sous le règne des Bourbons. Elle avait ensuite appartenu à un maire fasciste, puis à un vieux sénateur qui avait sagement cessé de la considérer comme sa demeure lorsque le double fil qui le liait à Rome avait commencé à se tendre nuit après nuit, et que la succession de coups secs, traduits chacun par une syllabe, avait fini par lui permettre de lire à l'avance le compte rendu des scandales à venir. C'est à ce moment-là que Vittorio Salvemini avait fait la première mauvaise affaire de sa vie, en achetant ce bien immobilier au prix du marché.

Les employés du Club de Tennis Bari Sud, adjacent à la villa, l'avaient vu arriver un matin de 1971, escorté d'une équipe d'ouvriers réduite à l'essentiel. Grand et bronzé, habillé d'un costume de lin fait sur mesure, il arborait une grimace d'autosatisfaction que tout tailleur digne de ce nom aurait

reconnue comme la marque du nouveau riche. Ceux qui l'accompagnaient étaient trop frustes, même pour habiter les zones périphériques les plus éloignées de la ville – cinq hommes musclés aux jambes courtes, pour qui déjà le dialecte était une conquête. Ils avaient traversé l'allée en humant l'air et en se donnant des bourrades avec des hurlements secs, semblables à la suite d'un roi barbare qui vient de franchir les Alpes.

En voilà encore un qui ne sait pas rester à sa place, avait pensé le concierge du club avant de rediriger son regard sur les lignes qu'il avait continué de tracer à la craie.

Le sénateur avait failli transformer la villa en une habitation de style presque moderne, derrière sa façade Liberty. Vittorio, lui, avait d'autres projets. Il avait amassé tout le mobilier dans le jardin, et ordonné que l'on arrache les marbres pour laisser réapparaître le carrelage en grès. Chaque fois qu'il entendait une tonalité sourde en tambourinant sur les murs, son visage s'illuminait. Au rebut, les cloisons et les faux plafonds ! Les ouvriers abattaient un mur après l'autre.

Par la suite, on avait découvert que ces hommes étaient originaires du même village que lui. À une autre époque, ils auraient été destinés aux travaux agricoles, mais les temps avaient tellement changé qu'ils n'avaient même pas pu apprendre le métier de leurs pères. Ce n'étaient pas des chômeurs, c'étaient les nègres de Vittorio, des êtres sans passé, fidèles et prêts à tout. Ils traînaient d'énormes sacs de déchets sans faire de pauses, et ils auraient essayé de faire tourner la maison sur son axe à mains nues, si Vittorio le leur avait demandé, car à leur avis c'était lui, et non eux, qui connaissait le point exact de non-retour au-delà duquel ils se seraient écroulés pour ne plus jamais se relever.

Vittorio voulait les voir achever les travaux en quelques semaines. Pour écourter les délais, il les avait autorisés, un matin, à brûler au fond du jardin les meubles qu'il n'avait

aucune intention de réutiliser. Au bout d'une demi-heure, un ouvrier essoufflé était venu le voir. Il gesticulait, une expression d'incrédulité sur le visage. Vittorio l'avait suivi. À la limite de sa propriété, quelques hommes s'agitaient, en colère. Deux d'entre eux étaient habillés d'un polo et de shorts blancs. Ils montraient du doigt la haute colonne noire.

La fumée avait envahi les courts de tennis et atteint un pavillon dont les chaises longues avaient été abandonnées par des femmes en maillot de bain, qui maintenant vociféraient, les mains sur les hanches.

« Je suis désolé. Je vous présente mes excuses. »

Vittorio avait accompagné ce propos d'une courbette exagérée. Il souriait. Une partie de lui n'était pas mécontente d'avoir acheté une maison qui lui attirait l'attention de gens pareils, même si, en l'occurrence, c'était pour lui faire des reproches. Car ces hommes, même en short, évoquaient l'idée d'une plaque d'or sur la porte d'un cabinet qu'ils n'avaient pas eu besoin de conquérir eux-mêmes. Leurs visages arboraient un relâchement particulier, l'apparente hébétude des privilégiés où Vittorio percevait une forme supplémentaire d'intelligence. Aucune trace de la fine couche métallique qui s'oxyde et noircit sous la peau à force de se frotter au monde. La peur était l'apanage de leurs grands-pères et leurs pères n'éprouvaient déjà plus que l'appréhension évanescence qui conférait leur sagesse aux souverains d'autrefois.

Mais une autre partie de lui le poussait, à l'inverse, à se prosterner pour baiser la terre battue à leurs pieds et l'empreinte des balles qui s'y écrasaient depuis des dizaines d'années.

« Mes ouvriers ont dû penser que le vent soufflerait en direction de la route toute la journée. » C'était un mensonge, mais admettre qu'il n'imaginait pas, à une heure pareille, des hommes ailleurs qu'au travail et des femmes sorties de chez

elles pour autre chose que des amours illégitimes, aurait été pire que tout.

« Je vois que vous avez un bar, dit-il en indiquant le pavillon. Et je me rends bien compte que j'ai dérangé tout le monde. Par conséquent...

— Vous avez un *excellent* sens de l'observation. »

Personne n'avait ri. Un homme d'une cinquantaine d'années venait de prononcer ces mots ; un type pas très grand, tiré à quatre épingles à dix heures du matin. Sa veste et son pantalon étaient à peine en deçà de la véritable élégance, un pas en arrière volontaire pour laisser une marge à la perfection. Vittorio s'était dit qu'il devait s'agir du directeur. Il ne s'était pas découragé pour autant : « Par conséquent, pour me faire pardonner..., continua-t-il en sentant la confiance gonfler sa poitrine, je voudrais vous offrir à tous une tournée de campagne. »

Deux des hommes avaient aussitôt fait demi-tour et s'étaient éloignés vers les courts de tennis, comme si une telle proposition avait dissipé leurs derniers doutes sur l'inconnu.

« Monsieur... ? » avait demandé le directeur avec un sourire d'une suavité vénéneuse.

Vittorio avait donné son nom et son prénom, en espérant que le type serait capable de les examiner depuis le futur, selon une perspective où ils s'écrivaient en caractères typographiques de plus en plus grands, tels que lui les voyait les jours où l'inspiration (qui n'est rien d'autre que l'angoisse des hommes de talent) lui permettait de se blottir en pensée à l'autre bout de la décennie.

« Monsieur Salvemini, avait continué le type, pour faire partie de ce club, il suffit d'une carte. Elle est petite, rectangulaire, et pour l'obtenir, il faut être parrainé par cinq membres à jour de leurs cotisations depuis dix ans. Lesquels de nos vieux amis ont le plaisir d'être aussi les vôtres ? »

Les autres hommes s'étaient éloignés pour rejoindre leurs épouses. Mais Vittorio n'en démordait pas. Il lui semblait que l'esprit du directeur n'était pas moins sensible aux questions pratiques qu'aux questions de principe.

« Puis-je vous dire deux mots ?

— Bien évidemment.

— Vous avez déclaré tout à l'heure que j'ai le sens de l'observation. Je crains que ce ne soit la vérité. »

Une curiosité toute vierge était apparue sur le visage du directeur.

L'attention qu'il portait aux détails, lui dit Vittorio, lui avait permis de remarquer des dépôts de rouille sur les appareils d'éclairage du deuxième court et des irrégularités sur une partie du dallage de l'allée – tout cela allait plus loin que là où aurait dû s'arrêter son regard, seulement voilà, le soir au coucher du soleil, l'arc-en-ciel produit par les arroseurs disparaissait. Il avait donc pu noter des signes d'usure sur la façade du secrétariat, et il s'était dit qu'il faudrait aussi remplacer les estrades modulables de la piste de bal d'où, certains soirs (les fois où il travaillait tard avec ses ouvriers aux travaux de rénovation), les notes des slows et des sambas arrivaient jusque chez lui, mêlées aux rires des hommes et des femmes bien cachés derrière les haies.

Il n'avait pas avoué que ces rires étaient pour lui la plus douce des invitations. Il y retrouvait, en mouvement, les noms qui apparaissaient sur les plans d'urbanisme, ces dures tables de la loi que lui seul pouvait contourner. Il avait déclaré qu'il prendrait volontiers à sa charge les quelques petits travaux dont le club avait besoin. En réalité, il ne savait même pas s'il pouvait se permettre de recourir à des ouvriers employés en ce moment sur d'autres chantiers. Selon toute probabilité, ses dettes envers les banques imposaient des délais encore plus courts. Pourtant, n'était-il pas en train de s'engager verbalement à refaire toute la piste de danse ?

« Vous en avez déjà vu qui travaillent comme ça ? »

Il avait montré ses ouvriers du doigt. Sans qu'il ait eu le moindre ordre à donner, ils se démenaient pour dompter le petit incendie. Forts comme des taureaux, intuitifs comme des chevaux capables de sentir le changement de saison dans la floraison de l'avoine. Il en ferait venir d'autres, avait-il dit au directeur. Ils finiraient de repeindre les réverbères avant même que les membres du club ne s'aperçoivent de leur présence. C'étaient des hommes habitués à des prouesses encore plus incroyables. L'année passée, ils avaient importé dans la province de Tarente le concept de villa mitoyenne ; et maintenant, à Santa Cesarea, ils achevaient en un temps record un village touristique qui arracherait toute la région aux siècles passés.

« Où êtes-vous né ? » avait demandé Vittorio en tirant sur sa veste. Le directeur avait souri. Parce que les Pouilles, ce n'était pas seulement Bari, avait ajouté Vittorio. Ce n'était pas Lecce, et c'était à peine Foggia. C'était une terre sur laquelle il fallait avoir le courage de se pencher pour l'embrasser à coups de marteau pneumatique. Des étendues immenses de blé et de tabac, des routes blanches qui débouchaient sur des places de villages où les habitants se bousculaient pour jeter leur argent aux pieds des statues de saints protecteurs. Ils priaient Dieu, sous le regard bienveillant des prêtres, pour qu'une société immobilière leur achète ces terrains de moins en moins productifs.

La proposition a été adoptée à la majorité des voix. À Santa Cesarea, ils avaient été obligés de faire exploser une église désaffectée. Dans la province de Tarente, il avait fallu attendre qu'un incendie détruise quatre-vingt-dix hectares de pinède pour qu'ils puissent franchir le seuil du conseil municipal.

Ça n'avait été que le premier pas. Au fil des ans, Vittorio avait dû déjeuner avec des maires et suivre des discussions

dont la compréhension aurait nécessité les services d'un interprète. Des hommes aux chemises tachées de sauce tomate qui t'obligeaient presque à coucher avec leurs femmes de ménage pour se venger de la faveur qu'ils te faisaient. Une série infinie de déjeuners. Et maintenant, à l'âge de trente-cinq ans, Vittorio était dans le chef-lieu, unique associé d'une société dont personne n'avait jamais entendu parler. Mais demandez donc à ces arriérés de Pulsano. Informez-vous auprès des aborigènes de Campi Salentina. Montez dans un train des Chemins de fer du Sud-Est et admirez, s'il vous plaît, sur cette partie italienne du continent africain, le premier hôtel avec terrain de golf, dont les corniches portaient le logo en bas-relief de la société immobilière Salvemini Edilizia : on aurait même pu le voir, si ces corniches n'avaient pas été recouvertes de cascades de géraniums.

« Faites éteindre au plus vite ce petit feu si vous ne voulez pas que j'appelle la police. »

Domage que Vittorio l'ait si mal pris. Si l'orgueil ne l'avait pas aveuglé, il aurait lu un message différent dans les yeux du directeur. C'était une invitation très claire – adressée par un monsieur en costume rayé à un monsieur en complet de lin – à doubler la mise. Mais Vittorio avait tourné le dos au directeur sans même le saluer. Il s'était dirigé vers ses ouvriers et leur avait hurlé de se dépêcher, tant et si bien que ces hurlements avaient eu un effet apaisant sur eux.

Les jours suivants, il avait allongé leur temps de travail. Il était convaincu qu'il était possible de terminer plus vite que prévu. Il repensait aux membres du club. Ils avaient de belles voitures de sport ? Il savait, lui, combien il fallait trimer pour s'en acheter une. Ils ne dormaient pas sur leurs deux oreilles, protégés par les meilleurs avocats de la ville ? Vittorio était conscient que derrière les plans d'urbanisme, il y avait toujours des lois, et que derrière ces lois (que ces gens-là considéraient depuis toujours comme acquises à leur cause), il n'y

avait rien d'autre qu'un acte arbitraire initial. Il avait ordonné aux ouvriers de démanteler les vieilles armoires murales, de détruire à coups de marteau les vases à fleurs en granit au pied de l'escalier intérieur.

Le matin où il avait décidé de casser le grand mur qui séparait l'entrée du séjour, le chef d'équipe s'y était opposé. On courait le risque d'abattre un mur porteur. Vittorio avait souri. La peur du chef d'équipe confirmait la présence d'un pacte qui n'avait pas été rompu.

Lorsque le mur était tombé, la lumière blanche qui avait explosé sur les décombres lui avait donné l'impression de brûler le voile diaphane du temps, de lui permettre de voir, peut-être même de *toucher* (comme si la villa pouvait redevenir ce qu'elle avait été avant même que les fondations en soient jetées, avant les Autrichiens et les Bourbons, avant les Aragonais), une présence incertaine qu'il avait reconnue au premier coup d'œil, pour l'avoir déjà rencontrée maintes fois dans ses rêves. La gloire. Impossible de lui donner un nom plus précis, car sa force même – à condition d'être assez audacieux pour lui tendre la main – consistait à pouvoir prendre n'importe lequel.

L'année suivante, Vittorio avait remporté son premier marché public à Bari : une cantine universitaire près de la faculté d'économie. Dix ans plus tard, il faisait des allers-retours incessants vers la Sardaigne et la Costa Brava. Entre-temps, la tâche de jeter les invitations du Rotary à la poubelle incombait à sa femme.

Il regarda pour la énième fois l'heure à sa montre. À l'étage du dessus, son épouse et Gioia dormaient sans rien savoir.

Il se leva du canapé, regarda par la fenêtre ouverte sur le jardin. Les ombres des arbres autour de la fontaine. Quelque chose bougea entre les feuilles sans que les ombres en soient dérangées. Il avait vu pour la dernière fois sa fille Clara la

semaine précédente. Elle était passée à la maison pour récupérer un vieux trench, oublié depuis des années dans cette pièce qu'elle était désormais la seule, dans la famille, à encore considérer comme la chambre de Michele.

Le pardessus gisait au fond d'une armoire où il y avait un peu de tout, pendu à un portemanteau en plastique blanc depuis le temps où Gioia était encore enfant et Ruggero obtenait d'excellents résultats à l'école de spécialisation où il se préparait à devenir un oncologue célèbre. Ils habitaient encore tous ensemble, à cette époque-là. Et même si la chambre s'était transformée en une sorte de débarras, lorsque Clara passait les voir, elle s'arrêtait toujours devant cette porte, comme si, de l'autre côté, son petit frère était toujours là.

Comme s'il était mort.

Ensuite, elle traversait le couloir, un signe de contrariété au fond du regard.

Vittorio croyait savoir ce qui l'indisposait. Elle lui reprochait, ainsi qu'à sa femme, d'avoir laissé la poussière recouvrir la mappemonde céleste, les meubles en frêne subir le même sort que les autres, dans cette manie de tout jeter tout le temps.

Mais si les traces de Michele s'étaient effacées, ce n'était pas, à son avis, parce que dans cette maison on jetait tout et n'importe quoi. Au contraire. Depuis qu'il avait quitté Bari, Michele était venu les voir cinq fois. Cinq fois en dix ans.

Il ne restait jamais dormir. Il arrivait de Rome et repartait le jour même. Sans un mot de trop, il avait trouvé le moyen d'expliquer à quel point, pour lui, dormir dans la maison où il avait grandi était hors de question. Vittorio aurait bien aimé savoir ce qu'il avait de si urgent à faire dans la capitale. Il n'était pas, contrairement à son frère Ruggero, un spécialiste lancé dans une brillante carrière, quelqu'un qui avait du succès. Dire « il travaille à Rome » était un bon moyen de se débarrasser de la curiosité des gens. À trente-trois ans, il se

débrouillait comme il pouvait. Il écrivait dans des journaux qui périlclitaient juste après leur première parution, ou dans des magazines qui l'oubliaient après avoir publié un des articles. C'était bien le signe que s'éloigner de Bari n'avait résolu aucun des problèmes signalés par les psychiatres appelés en consultation. Selon lui, les horaires des trains l'empêchaient même de rester dîner. Ce n'était pas plausible, mais Vittorio y lisait son besoin de se préserver. Ou plutôt, de les préserver eux, *sa famille*. Comme si se retrouver autour d'une table avec Michele les avait exposés non seulement à l'embarras, mais aussi au danger. Étaient-ils encore prêts à sauter du lit au bruit d'une poutre qui s'écroule, dévorée par un incendie allumé dans la salle de séjour ?

Clara, elle, aurait couru ce risque-là. Aujourd'hui, elle et Michele étaient séparés par des centaines de kilomètres et leurs échanges téléphoniques se réduisaient à quelques conversations cordiales au moment des fêtes de fin d'année ; leur relation asphyxiante d'autrefois, qui avait tant préoccupé Vittorio, n'existait plus. Mais maintenant encore, Clara se serait jetée dans les flammes pour son frère.

Voilà pourquoi l'avoir vue pour la dernière fois sortant de cette pièce-là lui sembla être la plus amère des coïncidences.

Ce jour-là, l'un ou l'autre, Vittorio gravissait les dernières marches de l'escalier intérieur. C'était une période difficile. Les affaires se craquelaient sous le poids de l'incertitude et l'affaire de Porto Allegro l'empêchait de fermer l'œil. Il avait entendu la porte de la chambre se refermer, puis il avait vu sa fille surgir à l'improviste au fond du couloir : un S allongé dans le noir, minijupe et chemisier blanc, le trench qu'elle venait de trouver dans l'armoire prisonnier de ses doigts chargés de bagues. Elle l'avait effleuré, « Ciao papa », un pâle sourire sur les lèvres. Vittorio n'avait pas réussi à lui demander si elle voulait déjeuner avec eux. Clara était déjà dans le jardin, prête à retourner chez elle ou à faire un tour en centre-ville,

laissant sur le seuil de la maison l'image d'une nuée d'oiseaux qui s'envole d'une plage déserte.

Une sorte de bénédiction filiale, avait pensé obscurément Vittorio, comme si tous ses problèmes allaient enfin se résoudre.

Il ouvrit la fenêtre en grand, reçut la fraîche caresse de la nuit printanière sur le visage. Le ciel éclairé par la lune lui donna la sensation paradoxale de pouvoir observer le bout du monde, comme si, au lieu du vide sidéral, il y avait eu dans le ciel le Brésil, les États-Unis, la Chine... La constellation de Los Angeles. La nébuleuse insomniaque de Tokyo. Tandis qu'il attendait de connaître le destin de Clara, à Phuket, le soleil était levé depuis quatre heures. Ce qui signifiait qu'une armée de pelles mécaniques travaillait déjà à la petite structure hôtelière qu'il construisait là-bas avec ses associés. Lorsque ses ouvriers s'arrêteraient de travailler en Thaïlande, il serait trois heures de l'après-midi en Turquie, où l'on achèverait d'édifier un spa. En Italie, Vittorio téléphonerait aux directeurs de chantiers au moment où la lune serait déjà haute sur le Bosphore ; entre dix et onze heures du soir, il y aurait en revanche un trou dans son emploi du temps.

C'était le seul moment de la journée pendant lequel la mécanique de son petit empire ne fonctionnait nulle part. Il y voyait une brèche dangereuse. N'était-ce pas à cette heure-là qu'il avait reçu la nouvelle des problèmes du village touristique, à Porto Allegro ? Et les infarctus ? Toujours après l'heure du dîner. « Non, ce ne sont pas à proprement parler des infarctus, plutôt des attaques angineuses, violentes, mais parfaitement traitables », lui serinait Ruggero sans cacher son agacement.

Cela dit, à soixante-quinze ans, Vittorio ne pouvait plus fumer. Au tennis, il n'aurait pas pu aller au-delà du premier set, et sa mémoire avait cessé d'être le prodige que ses amis

avaient longtemps jaloué. Et puis le monde avait changé. Il aurait parié à cent contre un sur la faillite de l'Argentine, mais jamais il n'aurait imaginé que les pensées, les épanchements et les confidences de millions d'adolescents devant un écran d'ordinateur rapporteraient des milliards au plus malin d'entre eux. En d'autres temps, une information confidentielle reçue d'un syndicaliste lui suffisait – par exemple sur la disponibilité des cadres de chez Fiat à manifester contre les métallos –, et il achetait des actions. Aujourd'hui, sur Internet, des algorithmes voyageurs émettaient des ordres d'achat considérables, puis les annulaient une fraction de seconde avant qu'ils deviennent effectifs et, en même temps, lançaient d'autres ordres qui généraient des gros profits issus de leurs propres variations.

Certaines nuits, Vittorio observait le ciel parsemé d'étoiles – l'axe du monde tournait sur lui-même – et il craignait que le spectacle n'échappe à son champ de vision.

Clara.

Une coccinelle entra par la fenêtre ouverte. Ce petit grain noir anonyme se transforma en une belle coquille vermeille sortie du noir de la nuit. Son vol, lent et tremblant, aurait pu être interrompu d'un claquement de mains. Mais son aspect agréable rendait cette éventualité peu probable chez les hommes. Pour les oiseaux, c'était l'inverse – ils associaient ce rouge ponctué de noir à la menace du poison de certaines baies, de certains champignons. Ainsi, les petites coccinelles interprétaient au mieux le rôle que la nature leur avait confié : elles pouvaient dévorer jusqu'à cent pucerons par jour, et elles procédaient avec une telle avidité, une telle rapidité, un mouvement des mâchoires si froid, si compulsif, que la scène, transposée à grande échelle, aurait été insoutenable pour la sensibilité des hommes.

Semblable à un parasol japonais, l'insecte ferma ses élytres et se posa sur une étagère de la bibliothèque.

Vittorio avait la sensation de n'avoir jamais tout à fait compris Clara. Des instantanés de sa fille aînée lui apparaissaient les uns après les autres, sans lien apparent. Le seul fil conducteur objectif était son charme, une émanation qu'aucun filet à papillons n'aurait pu retenir assez longtemps dans ses mailles. Calme et taciturne jusqu'à treize ans. Logique sans pédanterie à quatorze. Magnétique à seize – jeans et pull-over manches longues, cheveux sur les épaules, assise bien droite et bien sage sur une chaise de la salle à manger. Une idole maya dont le contact déchaîne des visions du futur : les caravelles de Christophe Colomb, les innombrables viols des conquistadors.

À dix-huit ans, elle pouvait ressembler à certaines actrices de cinéma de la période postérieure à celle des pulpeuses. Des courbes douces mais sans excès, une Natalie Wood encore dans l'attente du vernis définitif.

Vittorio ne saisissait pas ce qu'il pouvait y avoir de différent, entre une transformation et l'autre. Il avait dû attendre le mariage de sa fille pour comprendre quelle était sa place dans le monde. Jusqu'à cet instant précis, ses efforts étaient restés vains. Sa jeune fille traversait, légère, les pièces de la villa. Il était rare de l'entendre pinailler et difficile d'entamer une dispute avec elle. Le calme personnifié. Vittorio se disait que c'était seulement, en quelque sorte, sa partie éclairée, et redoutait d'en recevoir la confirmation de la part des êtres qui, à tour de rôle, en bénéficiaient : les garçons.

Ceux qui apparaissaient régulièrement au bout de l'allée ne pouvaient être qualifiés que d'embarrassants. L'important, c'était qu'ils montrent bien à quel point ils étaient mal dans leur peau. Des mômes à la dérive. Des individus hostiles, explicitement ou non, à l'autorité paternelle qu'il représentait. Ils passaient chercher sa fille l'après-midi et l'enlevaient jusqu'au cœur de la nuit. Étendu à côté de sa femme, Vittorio entendait le déclic de la serrure au rez-de-chaussée. Il avait

l'impression de percevoir les cheveux de Clara irradier de la puissance d'une virée à moto nocturne.

Lorsqu'il essayait de reprocher à sa fille son comportement, sa belle bouche prenait un pli mélancolique. Elle avait beau se tenir devant lui, elle lui échappait autant que lorsqu'elle n'était pas à la maison. Dans ces moments-là, Vittorio ne comprenait ni *où* elle était ni *ce* qu'elle était, cette fille dont l'essence évanescence laissait derrière elle la pulsation nue d'un chagrin, voire d'une douleur, qui vous obligeait à faire marche arrière.

La voix de Clara se matérialisait ailleurs maintenant, fraîche et vibrante, sous une forme que son père n'avait pas le privilège de savourer de près. Vittorio traversait le couloir du premier étage – soudain, devant la chambre de Michele, un silence. Encore quelques pas et deux rires retentissants, sous prétexte de s'étouffer l'un l'autre, finissaient par s'enlacer.

Alors, Vittorio s'inquiétait. Quand on est jeune, on est très exposé aux contaminations, et Michele était un réceptacle de mal-être. C'était bien plus qu'une impression, c'était une certitude confirmée par une enveloppe portant le tampon de l'inspection d'académie.

La lettre, signée par le proviseur adjoint, était arrivée au début de l'année scolaire. Vittorio avait envoyé sa femme discuter avec les enseignants. Le soir, à son retour à la maison, Annamaria portait sur son visage la confirmation des soupçons de Vittorio.

« Je vais tout te raconter, mais il faut me promettre de ne pas te mettre en colère », avait-elle dit en se servant un verre de vin glacé.

Le problème ne tenait pas tant aux mauvais résultats scolaires de Michele qu'à la difficulté même de les mesurer. Interrogé en histoire, il n'avait pas ouvert la bouche. Appelé au tableau en cours de maths, il s'était contenté de broyer la craie en tout petits morceaux, de la désintégrer. Le devoir d'italien

avait donné lieu à un flux de conscience absurde. « Ça peut te donner une idée, avait dit Annamaria, du point où nous en sommes. » On avait demandé aux élèves de commenter une phrase de Marc Bloch dont ils avaient parlé en cours : « L'incompréhension du présent naît fatalement de l'ignorance du passé. » À la fin de la deuxième heure, Michele avait rendu une feuille où il avait dessiné en marge d'étranges petites créatures et écrit, sur la partie centrale, une longue phrase sans queue ni tête (« la fenêtre de la chambre donne sur le jardin », tels étaient les premiers mots de son devoir, inscrits au centre de la feuille de papier). Le seul rapport éventuel avec la citation de Bloch se trouvait dans un aphorisme spirituel copié on ne savait où : « Mais il n'est peut-être pas moins vain de s'épuiser à comprendre le passé, si l'on ne sait rien du présent. »

Et pour couronner le tout, la prof d'anglais avait raconté à Annamaria que pendant son cours Michele lui demandait sans arrêt la permission de sortir pour aller aux toilettes.

« Voyez-vous, je ne sais pas si votre... enfin...

— Si mon fils », avait dit Annamaria, désireuse à la fois de dévier et de confirmer la pensée de l'enseignante.

La professeure avait ignoré sa tentative : « Je ne comprends pas si *ce garçon* souffre d'un problème nerveux ou s'il a trouvé le moyen d'échapper aux contrôles. »

Michele n'en était pas à ses premières bizarreries. De toute évidence, il n'était pas stupide, avait conclu Annamaria en s'asseyant plus confortablement sur le canapé. Sans doute un acte de rébellion qui avait dégénéré.

« Trouble de la personnalité narcissique. Les adolescents en souffrent parfois.

— Qu'est-ce qu'on devrait faire, selon toi ? »

Cette question avait donné à Annamaria une liberté qu'elle n'aurait pas eu l'imprudence de s'accorder à elle-même. Le dévouement dont elle avait fait preuve à l'égard de Ruggero – et aussi de Clara et Gioia – la poussait à se charger d'un

problème qui – en théorie – n'était pas le sien. Ce problème-là, n'importe quelle autre femme, à sa place, l'aurait utilisé comme moyen de chantage. C'était stupéfiant, et admirable. Ces adjectifs résonnaient maintenant dans la tête de Vittorio, comme toutes les fois où ils en venaient à parler de ce Michele qui était la mise à l'épreuve, surmontée chaque jour, de la solidité de leur mariage.

Annamaria avait dit que la question était délicate : « Et ne va pas imaginer que tu peux résoudre le problème avec des gifles. »

Vittorio n'aurait jamais levé la main sur ses enfants. Mais après avoir obtenu cette permission qu'elle n'avait pas commis l'erreur de revendiquer, Annamaria en avait profité pour prendre le reste. Elle était le premier être humain diplômé avec qui Vittorio avait entretenu des rapports plus intimes qu'avec les ingénieurs de ses chantiers. Au fond, ça ne l'impressionnait pas outre mesure ; mais il ressentait une exaltation dans cette partie de notre être – superficielle et pourtant cachée – à laquelle nous demandons tous les jours la confirmation des progrès de notre vie. Son diplôme permettait à Annamaria de conclure des raisonnements que Vittorio préférerait, de son côté, se croire incapable de développer.

Il n'avait donc rien trouvé à redire lorsque Annamaria lui avait déclaré que la consultation d'un psychiatre ferait du bien à leur fils.

C'était un magnifique après-midi d'arrière-saison, au début des années quatre-vingt-dix, un de ces reliquats que l'été met de côté pour éviter à la température de trop augmenter, et qui donne à certaines villes comme Bari une beauté inimaginable même en plein mois d'août. Vittorio était revenu à la maison plus tôt que d'habitude. Il avait envie de prendre une douche, et de se jeter sur le canapé pour réfléchir en paix à son travail jusqu'au soir. Il avait oublié quel jour on était, mais les autres

habitants de la maison semblaient venus au monde pour saboter la moindre de ses amnésies.

Il avait laissé sa mallette dans l'entrée, s'était débarrassé de sa veste, était monté à l'étage. Il l'avait vue sortir par la porte où elle devait réapparaître dix-huit ans plus tard, légère et ensommeillée, habillée d'une chemise à carreaux et de Wrangler noirs, son vieux trench entre les mains. Sa fille lui avait barré le chemin et lui avait demandé s'il était vrai que maman avait pris rendez-vous avec un psychiatre, cet après-midi-là.

Le long soupir poussé par Vittorio lui avait suffi :

« Je vous le déconseille. »

Elle avait prononcé cette phrase en souriant, les yeux baissés, sans lui donner le temps de répondre. Impossible de savoir s'il s'agissait d'un reproche ou d'un avertissement. *Je vous le déconseille*. Ensuite, Clara s'était dirigée pieds nus vers le rez-de-chaussée.

À huit heures, Annamaria était rentrée à la maison. Sur son chemin, elle avait récupéré Gioia à la sortie de la piscine. Vittorio avait vu défiler devant lui une femme contrariée, un garçon qui donnait l'impression que le monde entier venait de s'écrouler sur lui et une fillette excitée à l'idée de ne rien comprendre à ce qui se passait. Michele était monté dans sa chambre. Gioia l'avait dépassé en courant. Annamaria avait filé vers la cuisine. Vittorio l'avait suivie et l'y avait trouvée en train de découper des pommes de terre sur une planche.

« Écoute, j'ai une migraine insupportable. Parlons-en demain matin. »

Ça le froissait, d'être ainsi exclu des affaires de la famille à un moment si crucial. Sa mauvaise humeur s'était aggravée quand, revenu dans le salon, il avait aperçu un éclair à travers la baie vitrée. La source lumineuse avait tourné sur elle-même, de l'autre côté de la grille. Sans attendre le bruit de la sonnette, Clara s'était précipitée vers la porte d'entrée. Elle tenait

Cet ouvrage a été mis en pages par



N° d'édition : L.01ELHN000389.N001
Dépôt légal : septembre 2017